

Laval théologique et philosophique



Pierre-Sylvain FILLIOZAT, Michel Zink, éd., *Mythes d'origine dans les civilisations de l'Asie*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2021, 292 p.

André Couture

Volume 77, numéro 3, octobre 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090830ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1090830ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, A. (2021). Compte rendu de [Pierre-Sylvain FILLIOZAT, Michel Zink, éd., *Mythes d'origine dans les civilisations de l'Asie*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2021, 292 p.] *Laval théologique et philosophique*, 77(3), 475–478. <https://doi.org/10.7202/1090830ar>

Pomponius Atticus, Quintus Tullius Cicero et Marcus Tullius Cicero lui-même), pour présenter, dans la dernière section (p. CIX-CXI), les principes de la traduction.

Le volume offre par la suite une utile Chronologie (p. CXV-CXVIII), suivie d'une Bibliographie (p. CXIX-CXXXII) énumérant les éditions, les lexiques et l'importante sélection d'études consultées, complétées par l'*index* des lieux cités qui clôture le livre (p. 289-292).

L'Appendice (p. 261-287) constitue, malgré sa brièveté, l'un des apports les plus intéressants de ce livre, car l'auteure-traductrice y aborde, tout en proposant d'intéressantes pistes de recherche à suivre, les projections de la pensée cicéronienne (telle que présentée dans l'Introduction) dans le Moyen Âge et la première modernité. L'importante influence des thèses cicéroniennes, présente depuis la rencontre entre Antiquité tardive et chrétienté (rencontre représentée ici par Lactance et Augustin [p. 261-263]), se projette aussi, dans une « relecture continuée », sur les auteurs du Moyen Âge. M^{me} Corso examine d'abord les cas de Raban Maur (IX^e siècle, p. 265-267) et d'Alain de Lille (XII^e siècle, p. 267-268), pour attirer ensuite l'attention sur ce qui lui semble un champ d'études largement négligé, à savoir « les projections de la tradition cicéronienne de la loi naturelle et de la cosmologie théologique dans laquelle celle-ci se fonde dans le développement spéculatif de la philosophie au XIII^e siècle » (p. 269). Dans l'examen de cette période, l'auteure rappelle dans une certaine mesure les résultats de ses recherches antérieures, en évoquant d'abord la figure de Guillaume d'Auxerre (dont le traité *De iure naturali* constitue fort probablement le premier traité systématique sur la Loi naturelle, et précède dans sa *Summa aurea*, comme fondement indispensable, l'exposé sur les vertus cardinales) et de Philippe le Chancelier (p. 269-274), dont les *Summae* respectives « [...] recueillent la thèse hellénistique affirmant l'existence d'un *ius* pénétrant la *natura* <et> accordent à la nature un contenu intrinsèque expressif d'une rationalité participée par la Rationalité Première » donnant ainsi à la nature « un rôle médiateur [...] révélateur de l'ordre normatif divin » (p. 274). À l'instar de ces premiers maîtres théologiens, Albert le Grand et Thomas d'Aquin ont également reconnu l'autorité de Cicéron, dans le but de faire de la nature le fondement de la morale, dans les développements spéculatifs que l'auteure passe en revue de manière assez schématique (p. 274-281). L'Appendice se termine par une évocation de la première Modernité, avec l'examen des doctrines de Domingo de Soto, de Francisco de Vitoria et de Francisco Suárez (p. 280-287). Après cet examen, l'auteure conclut que le propos de Cicéron s'est bien achevé au bout des siècles : car sa réélaboration harmonieuse de diverses traditions philosophiques (dont le *De legibus* est une expression accomplie, comme l'auteure elle-même le montre dans l'Introduction) dépasse largement les limites de l'Antiquité et se projette, au moins, jusqu'au début de la Modernité (p. 287).

Il nous reste à souligner, en guise de bilan, la grande valeur de ce volume : instrument comode pour un lecteur qui s'approche pour la première fois de la pensée cicéronienne (grâce à l'Introduction et aux notes de bas de page), cette traduction servira aussi aux spécialistes, et fournira aux médiévistes un outil de travail exceptionnel permettant d'identifier plus facilement les diverses traditions philosophiques qui convergent dans les écrits des maîtres théologiens des XIII^e-XVI^e siècles.

Violeta CERVERA NOVO
Université Laval, Québec

Pierre-Sylvain FILLIOZAT, Michel ZINK, éd., **Mythes d'origine dans les civilisations de l'Asie**. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2021, 292 p.

Ce recueil comprend quinze articles de longueur variable, constituant les actes d'un colloque organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Institut national des Langues et Civilisa-

tions orientales/CERLOM et la Société asiatique, et qui s'est tenu les 6 et 7 décembre 2018. Il est introduit par une préface de Pierre-Sylvain Filliozat (p. 7-10) et contient aussi l'allocution d'accueil prononcée par Michel Zink (p. 11-12).

C'est Jean-Jacques Glassner, spécialiste du monde sumérien, qui ouvre le recueil avec une contribution intitulée « À Uruk, au 34^e siècle avant notre ère, les graphèmes racontent le mythe » (p. 13-21). L'effort étonnant que les anciens Sumériens ont consenti pour créer cette écriture montrait selon l'auteur que l'on est en présence de l'une des grandes aventures intellectuelles de l'histoire de l'humanité. L'écriture deviendrait alors, comme malgré elle, une sorte de paradigme mythique, porteur de mystérieuses liaisons, modèle implicite à la fondation d'un régime monarchique.

Jean Haudry, spécialiste reconnu des langues et civilisation indo-européennes, aborde ensuite l'éternelle question du Vala en tant que nom de la caverne qui fait l'objet d'un mythe cosmogonique dès les plus anciens textes du Veda, et du *vara* avestique, nom de l'édifice que construit Yima dans l'ancienne civilisation iranienne « pour permettre aux hommes, aux animaux et aux plantes qu'il choisit de survivre au Grand Hiver » (p. 23). À ce problème se superpose celui des liens entre le Yima avestique et le Yama védique (p. 23-44). L'article devient vite une cascade d'hypothèses, y compris celle de l'auteur qui entend pouvoir contourner les difficultés que soulève la multiplicité des interprétations sur le plan historique en reconstituant pour la période ancienne un concept antérieur, valable sur le seul plan indo-européen.

Dans un long exposé intitulé « Dionysos, les serpents, le vin et l'origine mythique de la civilisation indienne : notes sur une légende grecque » (p. 45-99), François Delpech discute surtout du rôle de Dionysos dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis (poète égyptien du V^e s. EC), un immense poème en 48 chants, édité et traduit aux Belles Lettres en 19 vol., et sur lequel beaucoup de chercheurs se sont déjà escrimés. Une analyse très élaborée où l'auteur multiplie les hypothèses concernant le rapport de Dionysos en tant que héros civilisateur avec l'Inde. Plus qu'une étude de ces mythes d'origine, ce sont certaines analogies des traditions lydiennes recueillies par Nonnos avec les mythes indiens, et d'éventuels emprunts à l'Inde, qui intéressent en premier lieu l'auteur de ce texte.

Prenant prétexte d'une image de loup chez les Turcs remontant au VI^e siècle EC, Michel Bozdemir discute du loup gris, ancêtre et guide des nations turcophones dans des moments de péril majeur et que l'on retrouve partout dans les croyances de ces peuples. Il s'intéresse aussi à la résurgence de la figure du loup en Turquie contemporaine par-delà le monde de l'islam où il n'a aucune valeur symbolique, et même à l'instrumentalisation politique de cet animal.

Le texte suivant est intitulé « Aux fondements de la royauté sacrée, revisiter le mythe du roi magicien dans l'épopée de Firdawsī » (p. 117-133) et est signé par Anne Caiozzo, spécialiste du *Shāh nāma*, une grande épopée iranienne écrite vraisemblablement autour de l'an 1000 et retraçant l'histoire de l'Iran depuis l'époque archaïque jusqu'à la conquête musulmane. C'est moins le texte que commente l'auteure que ses représentations aux époques timuride et turkmène au XV^e siècle, des mythes qui coïncident, est-il noté, « avec l'intérêt de ces dynasties pour les sciences prédictives mais aussi le rôle des dieux dans leur conception de la royauté » (p. 118). Cette étude doit beaucoup aux travaux anthropologiques de Luc de Heusch et met en évidence les transformations opérées par Firdawsī dans les anciens mythes d'origine, entre autres une occultation volontaire des tabous qui coïncide avec l'islamisation de l'épopée.

Vasundhara Kavali-Filliozat raconte, dans « L'écriture, corps de Śiva » (p. 135-143), comment les dieux Brahmā et Viṣṇu, qui se disputaient la prééminence, ont malgré eux découvert l'existence d'une infinie colonne de lumière qui s'est avérée être le Liṅga de Śiva, lui-même source de la syl-

labe OM, perçue comme l'origine des alphabets indiens. Dans « L'irruption de l'infini : une analyse indienne du problème de l'origine du monde » (p. 145-167), Satyanad Kichenassamy poursuit la réflexion à propos de ce même mythe, mais proposé dans la version du second chapitre de l'*Aruṇācala-purāṇam* tamoul. L'auteur se laisse inspirer par une remarque de Charles Malamoud selon laquelle l'idée de fondation est absente du monde védique : le Veda émet des doutes sur la possibilité de statuer sur une origine absolue, est-il observé, la rationalité humaine se contentant de poser des mesures (*pramāṇa*), des étalons de cohérence. Dans « Le son du sanskrit, origine de l'univers » (p. 169-184), Pierre-Sylvain Filliozat convie ensuite le lecteur à une illustration des spéculations issues de la philosophie linguistique en présentant un texte de Nandikeśvara et le commentaire qu'en a laissé Upamanyu. Il montre ainsi comment il est possible de tirer du *brahman* l'ensemble des phonèmes et d'en faire « la matière d'un mythe cosmogonique à part entière » (p. 170).

En tant que mère de Bharata, l'immense souverain qui a donné son nom à « Bhārat », l'Inde en tant que pays des descendants de Bharata, le mythe de Śakuntalā sert en quelque sorte de matrice à l'histoire d'un peuple. Irma Piavano en présente toutes les virtualités en s'appuyant sur les meilleurs interprètes actuels (p. 185-200). Dans un texte intitulé « Le mythe de Kambu chez les Khmers : une pratique sanskritique » (p. 201-214), Chhom Kunthea voit dans le terme « Kambuja », qui est le nom sanskrit du Cambodge, une invention datant environ du VIII^e siècle EC, calquée sur un modèle utilisé en littérature sanskrite pour relier le pays khmer à un ascète śivaïte mythique du nom de Kambu et rehausser ainsi son prestige. P.-S. Filliozat ajoute à ce sujet certaines informations en pages 9-10 de son introduction. Dans « Le “Jugement sur les courges” : le mythe de l'origine des lois dans les *Dhammasattha* de l'Asie du Sud-Est » (p. 215-231), Olivier de Bernan étudie le nouveau mythe de l'origine des lois inventé par les lettrés birmans ou môns lorsqu'il leur fallut adapter la législation traditionnelle indienne (*smṛti*) aux nouvelles conditions sociales et religieuses qui prévalaient désormais en Asie du Sud-Est. Honteux de n'avoir pas su être équitable dans un conflit opposant deux paysans qui cultivaient des courges dans des champs mitoyens, le grand législateur Manu aurait décidé de fuir le monde et redécouvert alors les Lois éternelles gravées dans la montagne. L'auteur rapproche ce récit d'autres mythes de cucurbitacées et réfléchit à la fonction de cette légende dans l'épistémologie du droit de toute la région.

« Mythes royaux dans le monde malais » de Laurent Metzger étudie la légitimation des rois malais grâce à un ensemble d'éléments mythiques entourant l'exercice de leur pouvoir (p. 234-240). La Chine ancienne s'est approprié l'échelle des sons dont elle se sert pour faire de la musique en conférant à celle-ci une origine mythique, minutieusement étudiée par Véronique Alexandre Journeau dans « Le mythe de la création des étalons sonores en Chine » (p. 241-257). Laurent Quisefit transporte le lecteur en Corée avec un article intitulé « Mystères hétérodoxes : ethnogenèse et récits coréens des origines » (p. 257-273), où apparaissent les énormes difficultés auxquelles se heurte le chercheur qui veut retrouver une version ancienne des origines qui n'ait pas été déjà transformée par le confucianisme et le bouddhisme chinois. François Macé aborde la question des mythes d'origine au Japon avec un texte intitulé « Le commencement des commencements, les mythes d'origine au Japon du *Kojiki* aux récits de fondation médiévaux *Engi* » (p. 275-288). Les textes étudiés paraissent lier la question du commencement à celle de la légitimité de la lignée impériale et utiliser pour cela des catégories provenant de la culture chinoise de l'époque.

En introduisant cet ensemble d'études, P.-S. Filliozat écrit :

Une flaque d'eau claire où l'on voit quelques bulles sortant du sol montant à la surface, un filet d'eau sortant d'une fente de rocher, des gouttes perlant une à une et c'est la source d'un fleuve majestueux au débit puissant quand il rejoint la mer. Un proverbe indien dit que pas plus que la source d'une rivière il ne faut chercher l'origine d'un saint personnage. Elle pourrait se révéler

peu édifiante. Beaucoup de grandes réalisations ont un début d'une grande banalité. Une grande civilisation, cependant, ne peut se satisfaire d'une piètre origine. Elle ne la recherche pas par l'observation directe ou la déduction. Elle crée un mythe d'origine, en puisant dans son imaginaire. Elle y inscrit son essence, son aspiration, la grandeur ou le raffinement qu'elle veut déployer (p. 7).

Dans la simplicité même de leur propos, ces quelques lignes situent mieux que je ne saurais le faire l'effort de compréhension tenté collectivement par ces spécialistes des cultures de l'Asie et aideront le lecteur à saisir la portée des réflexions que ceux-ci ont partagées pendant ces journées de colloque.

André COUTURE
Université Laval, Québec

André GOUNELLE, **Théologie du protestantisme. Notions et structures**. Paris, Van Dieren Éditeur (coll. « Références théologiques »), 2021, 402 p.

Tout au long de sa carrière, André Gounelle a étudié, enseigné et publié sur le protestantisme. Le volume qu'il nous présente maintenant constitue comme la somme théologique de ses recherches et de ses réflexions. Il se compose de quatre grandes parties. La première porte sur « Réforme et protestantisme » ; la deuxième, sur « La Bible » ; la troisième, sur « Grâce et foi » ; la quatrième, sur « L'Église ». Le tout s'achève avec un « Envoi », intitulé : « L'esprit du protestantisme ».

La première partie est plus spécifiquement historique. Elle porte sur les différentes réformes qui ont marqué le XVI^e siècle. Ce fut d'abord la Réforme luthérienne, suivie de la Réforme réformée de Zwingli et de Calvin en Suisse ; puis la réforme anglicane ; enfin la réforme catholique avec le concile de Trente. Cela met déjà les choses en place. Les réformes ne sont pas d'abord des mouvements anticatholiques ; elles comprennent le catholicisme lui-même. La division des Églises ne survient qu'après. À propos du protestantisme, Gounelle rappelle, en effet, que dans la langue du XVI^e siècle « protester » ne signifie pas d'abord une attitude d'opposition ; il a plutôt le sens d'« attester », de « proclamer » (p. 50).

*

Cela nous introduit aux parties suivantes du volume. Car Gounelle entend bien faire une théologie — non seulement une histoire — du protestantisme. Au cœur de cette théologie, il y a deux principes : « [...] le principe dit formel de l'autorité souveraine de l'Écriture en matière de foi ; [et] le principe dit matériel de la justification par la grâce ou du salut gratuit » (p. 59). Le principe matériel indique le contenu de la foi ; la Bible est elle-même dite principe formel parce qu'elle est « la “forme” qu'a prise l'annonce de la justification par la grâce » (*ibid.*). Le principe formel de l'autorité de l'Écriture fera donc l'objet de la deuxième partie du volume ; celui de la justification par la grâce sera exposé dans la partie suivante.

L'intérêt prépondérant du protestantisme pour la Bible s'explique par son rapport à l'Église. Celle-ci se trouve soumise à la Bible en tant qu'autorité divine : « La Réforme innove [...] en faisant de l'Écriture le juge de l'Église » (p. 80). Il en va de même pour la tradition des Pères de l'Église et des conciles : « Si la Réforme luthéro-réformée ne conteste pas la valeur de la tradition, par contre elle en nie catégoriquement la normativité. Elle refuse d'en faire le juge qui tranche » (p. 88).

Le débat surgit quand il s'agit d'expliquer l'autorité divine de la Bible. Quel rapport entre l'Écriture et la Parole de Dieu ? La Réforme radicale se caractérise par une double position, bi-